

GUY DE MAUPASSANT

La Parure

suivi de

La Légende du Mont-Saint-Michel

et de

Sur l'eau

PRÉSENTATION ET NOTES DE GILLES ERNST

LE LIVRE DE POCHE

Paru dans Le Livre de Poche :

BEL-AMI
BOULE DE SUIF
CHOSSES ET AUTRES
CHRONIQUES
CONTES CRUELS ET FANTASTIQUES
CONTES DE LA BÉCASSE
CONTES DU JOUR ET DE LA NUIT
CONTES GRIVOIS
CONTES NORMANDS
CONTES PARISIENS
EN FAMILLE ET AUTRES NOUVELLES
LE HORLA
LE HORLA ET AUTRES RÉCITS FANTASTIQUES
MADEMOISELLE FIFI
LA MAISON TELLIER
MOUCHE
NOTRE CŒUR
LA PARURE
LA PETITE ROQUE
PIERRE ET JEAN
LES SŒURS RONDOLI
UNE PARTIE DE CAMPAGNE
UNE VIE

C'était une de ces jolies et charmantes¹ filles, nées, comme par une erreur du destin, dans une famille d'employés². Elle n'avait pas de dot³, pas d'espérances⁴, aucun moyen d'être connue, comprise, aimée, épousée par un homme riche et distingué ; et elle se laissa marier avec un petit commis⁵ du ministère de l'instruction publique⁶.

Elle fut simple ne pouvant être parée⁷, mais malheureuse comme une déclassée⁸ ; car les femmes n'ont point de caste⁹ ni de race¹⁰, leur beauté, leur grâce et

1. Qui plaît et attire violemment, sens encore proche de la signification première (de « charme », latin *carmen*, « poème exerçant un effet magique »). – 2. Fonctionnaires dans une administration, mais d'un rang inférieur. Au XIX^e siècle, le terme désigne une classe sociale sans beaucoup de moyens financiers. – 3. La dot, somme d'argent ou ensemble de biens que les parents donnent à leur fille lorsqu'elle se marie, était un facteur important, au XIX^e siècle, dans la conclusion du mariage. – 4. Périphrase voulant dire qu'elle ne pouvait espérer un héritage (de ses parents ou d'autres membres de sa famille). – 5. Le mot, venu de *commettre*, pris au sens de « confier une charge », a le même sens que « employé ». – 6. Nom, sous la Troisième République (instaurée en 1873), de notre actuel ministère de l'Éducation nationale. Maupassant le connaissait bien, qui y travaillait depuis 1878, comme attaché au cabinet du ministre. Il quitta son poste — sans regret — en 1881. – 7. Habillée avec de beaux vêtements. – 8. Comme une femme qui, par exemple par un mariage avec un homme plus pauvre qu'elle, serait descendue dans l'échelle sociale. – 9. La caste sociale, donc le rang que, en fonction de sa fortune, on occupe dans la société. – 10. Avoir ou non de la race : périphrase signifiant, par allusion à l'ancienne noblesse, qu'on est ou non d'une famille illustre, dont les caractères physiques et moraux durent à travers les siècles.

leur charme¹ leur servant de naissance² et de famille. Leur finesse native³, leur instinct d'élégance, leur souplesse d'esprit, sont leur seule hiérarchie, et font des filles du peuple les égales des plus grandes dames.

Elle souffrait sans cesse, se sentant née pour toutes les délicatesses⁴ et tous les luxes. Elle souffrait de la pauvreté de son logement, de la misère des murs, de l'usure des sièges, de la laideur des étoffes. Toutes ces choses, dont une autre femme de sa caste ne se serait même pas aperçue, la torturaient et l'indignaient. La vue de la petite Bretonne⁵ qui faisait son humble ménage éveillait en elle des regrets désolés et des rêves éperdus⁶. Elle songeait aux antichambres⁷ muettes, capitonnées⁸ avec des tentures orientales, éclairées par de hautes torchères⁹ de bronze, et aux deux grands valets¹⁰ en culotte courte¹¹ qui dorment dans les larges fauteuils, assoupis par la chaleur lourde du calorifère¹². Elle songeait aux

1. Voir note 1, p. 23. – 2. Absolument, et selon un sens qui commence à vieillir au XIX^e siècle, la noblesse (à rapprocher de l'expression « être bien née »). – 3. Qui vient en naissant, et est donnée par la nature. Maupassant fait ici l'éloge de la beauté physique et de l'intelligence des femmes, qui sont leur vraie noblesse. – 4. D'une manière générale, toutes les choses élégantes et raffinées (précisé ensuite par « luxes »). – 5. Au XIX^e siècle, la Bretagne, province pauvre, fournit aux bourgeois parisiens la plupart de leurs employées de maison (voir le personnage de Bécassine). – 6. Profondément troublants et qui désorientent (du verbe perdre). – 7. Entrées des grands appartements bourgeois, où l'on attendait, en silence, d'être introduit chez ses hôtes. – 8. Normalement, aux murs tendu de capiton (ou bourre, résidu de la soie, lorsqu'on a enlevé tout ce qu'il y avait sur le dévidoir) ; ici, les murs sont recouverts d'étoffes imprimées avec des motifs orientaux, étoffes alors très à la mode. – 9. Candélabres sur pied, portant des flambeaux ou des bougies, souvent placés dans les antichambres. – 10. Domestiques d'une famille, ici préposés au seul accueil des visiteurs (ce qui indique une grande fortune, la famille ayant un domestique pour chaque tâche). – 11. Donc vêtus à l'ancienne, en costume Louis XV, d'un vêtement allant de la ceinture aux genoux (c'est précisément ce vêtement que les fameux « sans-culottes » de la Révolution remplacèrent, en signe d'égalité, par le pantalon). – 12. Créé en 1807, le mot désigne un appareil de chauffage pour appartements de luxe, fonctionnant au charbon (ou au bois), et distribuant la chaleur par des tuyaux. Ancêtre de notre chauffage central.



« C'était une de ces jolies et charmantes filles, nées, par une erreur du destin, dans une famille d'employés. »

(F. Vallotton, *La Modiste*)

Photo Bulloz

grands salons vêtus de soie ancienne¹, aux meubles fins portant des bibelots inestimables, et aux petits salons coquets, parfumés, faits pour la causerie de cinq heures avec les amis les plus intimes², les hommes connus et recherchés dont toutes les femmes envient et désirent l'attention.

Quand elle s'asseyait, pour dîner³, devant la table ronde couverte d'une nappe de trois jours, en face de son mari qui découvrait la soupière en déclarant d'un air enchanté : « Ah ! le bon pot-au-feu ! je ne sais rien de meilleur que cela... » elle songeait aux dîners fins⁴, aux argenteries reluisantes, aux tapisseries peuplant les murailles de personnages anciens et d'oiseaux étranges au milieu d'une forêt de féerie⁵ ; elle songeait aux plats exquis⁶ servis en des vaisselles merveilleuses, aux galantries⁷ chuchotées et écoutées avec un sourire de sphinx⁸,

1. Les appartements bourgeois comprenaient les grands salons, destinés aux réceptions, et « vêtus » (image pour « tendus ») de soie ancienne (donc ayant une grande valeur), et les petits salons, pour les entretiens plus intimes (voir note suivante). — 2. C'est le fameux « cinq à sept », heure où les femmes rencontraient soit des amis proches, soit — et le contexte le suggère nettement — leurs amants. — 3. Sens actuel : pour prendre le repas du soir. — 4. Repas avec des mets raffinés. — 5. Le style « Moyen Age », réhabilité dans l'architecture du XIX^e siècle par Viollet-Le-Duc (1814-1879), est en fin de siècle encore très à la mode dans l'ameublement, et il n'est pas rare qu'on garnisse les murs avec des copies de tapisseries médiévales. Par exemple, la célèbre *Dame à la Licorne* (fin XV^e), en six panneaux, où l'on voit une jeune fille au milieu de fleurs et d'animaux exotiques. — 6. Raffinés et coûtant cher (du latin *exquisitus*, « recherché »). — 7. Déclarations flatteuses adressées à une femme pour la séduire. — 8. Figure mythologique, à tête de femme, corps de lion et ailes d'oiseau, célèbre pour les questions qu'elle posait à ceux qui passaient devant elle, non loin de Thèbes, en Grèce. Son sourire énigmatique, représenté déjà dans la sculpture, est en cette fin de siècle souvent assimilé à celui de la femme, comme le signale L. Forestier, dans son édition des *Contes et Nouvelles* de Maupassant (voir les Indications bibliographiques en fin de volume). L. Forestier mentionne notamment les peintures de Gustave Moreau (1826-1898), auteur d'un célèbre *Œdipe et le Sphinx* (1869).

tout en mangeant la chair rose d'une truite¹ ou des ailes de gelinotte².

Elle n'avait pas de toilettes, pas de bijoux, rien. Et elle n'aimait que cela ; elle se sentait faite pour cela. Elle eût tant désiré plaire³, être enviée, être séduisante et recherchée.

Elle avait une amie riche, une camarade de couvent⁴ qu'elle ne voulait plus aller voir, tant elle souffrait en revenant. Et elle pleurait pendant des jours entiers, de chagrin, de regret, de désespoir et de détresse⁵.

Or, un soir, son mari rentra, l'air glorieux⁶, et tenant à la main une large enveloppe.

— Tiens, dit-il, voici quelque chose pour toi.

Elle déchira vivement le papier et en tira une carte imprimée qui portait ces mots :

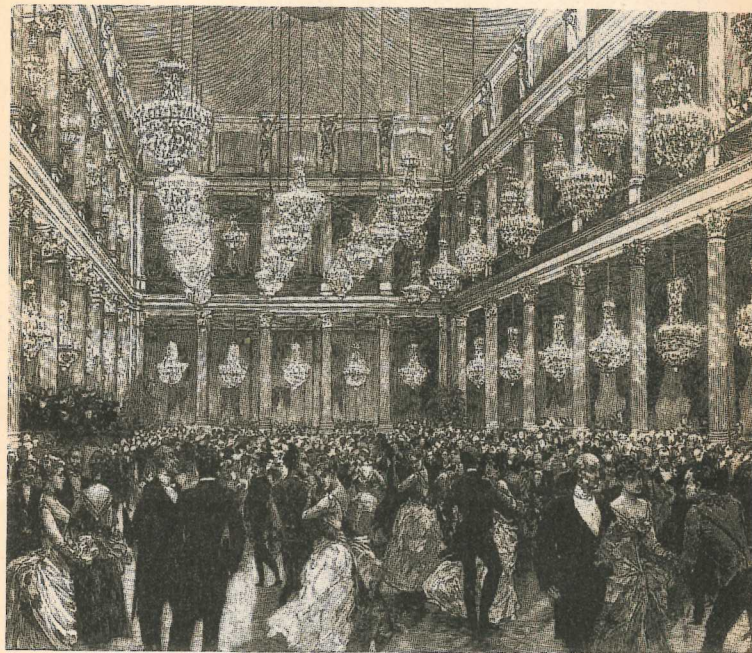
« Le ministre de l'Instruction publique et Mme Georges Ramponneau⁷ prient M. et Mme Loisel de leur faire l'honneur de venir passer la soirée à l'hôtel⁸ du ministère, le lundi 18 janvier. »

Au lieu d'être ravie, comme l'espérait son mari, elle jeta avec dépit l'invitation sur la table, murmurant :

— Que veux-tu que je fasse de cela ?

— Mais, ma chérie, je pensais que tu serais contente.

1. Sans doute la truite saumonée, proche du saumon par sa couleur rose. — 2. Autre nom du coq des marais, oiseau sauvage proche de la perdrix, et dont la chair est renommée pour sa délicatesse. — 3. Conditionnel passé deuxième forme (ou subjonctif plus-que-parfait), plus élégant, et morphologiquement plus court, que la première forme (« elle aurait tant désiré plaire »). — 4. C'est-à-dire l'école tenue par les sœurs d'un couvent. A l'époque, la plupart des filles de la bourgeoisie, même inférieure, fréquentent encore les établissements religieux. — 5. Terme plus fort que les précédents, d'où sa place en fin d'énumération : sentiment d'angoisse extrême. — 6. Sens ironique : content, fier de l'honneur à lui fait. — 7. Nom d'un célèbre cabaretier du XVIII^e siècle. Ce n'est pas l'effet du hasard, note L. Forestier (éd. citée) : Maupassant n'aimait pas le ministère de l'Instruction publique (voir note 6, p. 23). — 8. Palais abritant l'Administration d'un ministère, ainsi que les appartements officiels du ministre.



« Le Ministre de l'Instruction publique et Madame Georges Ramponneau prient Monsieur et Madame Loisel de leur faire l'honneur de venir passer la soirée à l'Hôtel du Ministère. »

Photo Roger-Viollet

Tu ne sors jamais, et c'est une occasion, cela, une belle ! J'ai eu une peine infinie à l'obtenir. Tout le monde en veut ; c'est très recherché et on n'en donne pas beaucoup aux employés. Tu verras là tout le monde officiel.

Elle le regardait d'un œil irrité, et elle déclara avec impatience :

— Que veux-tu que je me mette sur le dos pour aller là ?

Il n'y avait pas songé ; il balbutia :

— Mais la robe avec laquelle tu vas au théâtre. Elle me semble très bien, à moi...

Il se tut, stupéfait, éperdu, en voyant que sa femme pleurait. Deux grosses larmes descendaient lentement des coins des yeux vers les coins de la bouche ; il bégaya :

— Qu'as-tu ? qu'as-tu ?

Mais, par un effort violent, elle avait dompté sa peine et elle répondit d'une voix calme en essuyant ses joues humides :

— Rien. Seulement je n'ai pas de toilette et par conséquent je ne peux aller à cette fête. Donne ta carte à quelque collègue dont la femme sera mieux nippée¹ que moi.

Il était désolé. Il reprit :

— Voyons, Mathilde. Combien cela coûterait-il, une toilette convenable, qui pourrait te servir encore en d'autres occasions, quelque chose de très simple ?

Elle réfléchit quelques secondes, établissant ses comptes et songeant aussi à la somme qu'elle pouvait demander sans s'attirer un refus immédiat et une exclamation effarée du commis économe.

Enfin, elle répondit en hésitant :

1. Habillée, sans aucun sens familier (de « nippe », mot qui continue alors à désigner tout ce qui sert à la parure).

— Je ne sais pas au juste, mais il me semble qu'avec quatre cents francs¹ je pourrais arriver.

Il avait un peu pâli, car il réservait juste cette somme pour acheter un fusil et s'offrir des parties de chasse, l'été suivant, dans la plaine de Nanterre², avec quelques amis qui allaient tirer des alouettes, par là, le dimanche.

Il dit cependant :

— Soit. Je te donne quatre cents francs. Mais tâche d'avoir une belle robe.

Le jour de la fête approchait, et Mme Loisel semblait triste, inquiète, anxieuse. Sa toilette était prête cependant. Son mari lui dit un soir :

— Qu'as-tu ? Voyons, tu es toute drôle depuis trois jours.

Et elle répondit :

— Cela m'ennuie de n'avoir pas un bijou, pas une pierre, rien à mettre sur moi. J'aurai l'air misère³ comme tout. J'aimerais presque mieux ne pas aller à cette soirée.

Il reprit :

— Tu mettras des fleurs naturelles. C'est très chic en cette saison-ci. Pour dix francs⁴ tu auras deux ou trois roses magnifiques.

Elle n'était point convaincue.

— Non... il n'y a rien de plus humiliant que d'avoir l'air pauvre au milieu de femmes riches.

1. Le franc de l'époque, dit « Franc Germinal » parce qu'il fut créé par la Révolution, représente en gros 19 F actuels. La robe coûte donc 7 600 F de nos jours, somme assez élevée si on songe qu'un employé de ministère comme Loisel gagnait entre 1 800 et 2 400 F de l'époque par an, soit entre 34 200 et 45 600 F actuels. — 2. La plaine de Nanterre, située non loin de Paris, n'est alors pas une banlieue de la capitale, mais un ensemble de jardins, où l'on chasse le petit gibier (notamment les alouettes, très recherchées pour leur chair). — 3. « J'aurai l'air d'une femme indigente. » — 4. Donc pour 190 F actuels.



« Elle découvrit dans une boîte de satin noir une superbe rivière de diamants... Elle l'attacha autour de sa gorge et demeura en extase devant elle-même. »

(J. Scalbert, *Le Nouveau Collier*)

Mais son mari s'écria :

— Que tu es bête ! Va trouver ton amie Mme Forestier¹ et demande-lui de te prêter des bijoux. Tu es bien assez liée avec elle pour faire cela.

Elle poussa un cri de joie :

— C'est vrai. Je n'y avais point pensé.

Le lendemain, elle se rendit chez son amie et lui conta sa détresse.

Mme Forestier alla vers son armoire à glace, prit un large coffret, l'apporta, l'ouvrit et dit à Mme Loisel :

— Choisis, ma chère.

Elle vit d'abord des bracelets, puis un collier de perles, puis une croix vénitienne², or et pierreries, d'un admirable travail³. Elle essayait les parures devant la glace, hésitait, ne pouvait se décider à les quitter, à les rendre. Elle demandait toujours :

— Tu n'as plus rien d'autre ?

— Mais si. Cherche. Je ne sais pas ce qui peut te plaire.

Tout à coup elle découvrit, dans une boîte de satin noir, une superbe rivière de diamants⁴ ; et son cœur se mit à battre d'un désir immodéré. Ses mains tremblaient en la prenant. Elle l'attacha autour de sa gorge, sur sa robe montante, et demeura en extase⁵ devant elle-même.

Puis, elle demanda, hésitante, pleine d'angoisse :

— Peux-tu me prêter cela, rien que cela ?

1. Nom également porté par Madeleine, la femme-écrivain, que Duroy, le héros de *Bel-Ami*, roman que Maupassant rédige entre 1884-1885, a séduite et qu'il va épouser après la mort de son mari. — 2. Vraisemblablement une croix de type grec, donc à branches égales, et sertie (voir le contexte) de pierres multicolores. Elle a été fabriquée à Venise, qui eut des rapports étroits avec Constantinople et a subi longtemps, y compris dans la joaillerie, l'influence de l'art byzantin. — 3. Manière dont le bijou a été exécuté, et qui le rend semblable à un chef-d'œuvre. — 4. Bijou de grand prix : collier de diamants sertis chacun dans de l'or ou du platine, ainsi nommé parce que les pierres, nombreuses, ruissellent et brillent comme l'eau d'une rivière. — 5. Admiration très forte, qui occupe tout l'esprit (du grec *extasis*, également de l'esprit). Même sens que l'expression « tomber en extase ».

— Mais oui, certainement.

Elle sauta au cou de son amie, l'embrassa avec emportement, puis s'enfuit avec son trésor.

Le jour de la fête arriva. Mme Loisel eut un succès. Elle était plus jolie que toutes, élégante, gracieuse, souriante et folle de joie. Tous les hommes la regardaient, demandaient son nom, cherchaient à être présentés. Tous les attachés du cabinet¹ voulaient valser avec elle. Le ministre la remarqua.

Elle dansait avec ivresse, avec emportement, grisée par le plaisir, ne pensant plus à rien, dans le triomphe de sa beauté, dans la gloire² de son succès, dans une sorte de nuage de bonheur fait de tous ces hommages, de toutes ces admirations, de tous ces désirs éveillés, de cette victoire si complète et si douce au cœur des femmes.

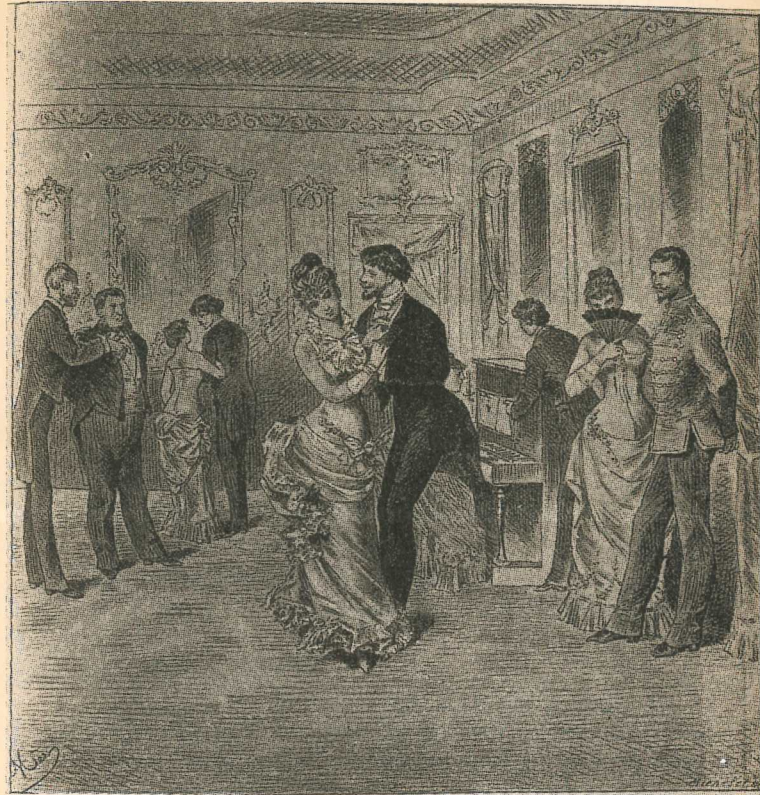
Elle partit vers quatre heures du matin. Son mari, depuis minuit, dormait dans un petit salon désert avec trois autres messieurs dont les femmes s'amusaient beaucoup.

Il lui jeta sur les épaules les vêtements qu'il avait apportés pour la sortie, modestes vêtements de la vie ordinaire, dont la pauvreté jurait avec l'élégance de la toilette de bal. Elle le sentit et voulut s'enfuir, pour ne pas être remarquée par les autres femmes qui s'enveloppaient de riches fourrures.

Loisel la retenait :

— Attends donc. Tu vas attraper froid dehors. Je vais appeler un fiacre³.

1. Personnes employées, à des titres divers, dans le service le plus proche du ministre, dans son conseil (un des sens de « cabinet » qui désigne à l'origine l'endroit le plus privé d'une maison). — 2. L'éclat de sa beauté. — 3. Voiture à cheval, stationnant dans les rues, et que l'on prenait comme on prend aujourd'hui un taxi. Elle devait son nom au fait que leur inventeur (1640) habitait une maison de Paris ornée d'une gravure de saint Fiacre.



« Elle dansait avec ivresse, avec emportement, ne pensant plus à rien dans le triomphe de sa beauté. »

Photo Roger-Viollet

Mais elle ne l'écoutait point et descendait rapidement l'escalier. Lorsqu'ils furent dans la rue, ils ne trouvèrent pas de voiture ; et ils se mirent à chercher, criant après les cochers qu'ils voyaient passer de loin.

Ils descendaient vers la Seine, désespérés, grelottants. Enfin ils trouvèrent sur le quai un de ces vieux coupés¹ noctambules² qu'on ne voit dans Paris que la nuit venue, comme s'ils eussent été honteux de leur misère pendant le jour³.

Il les ramena jusqu'à leur porte, rue des Martyrs⁴, et ils remontèrent tristement chez eux. C'était fini, pour elle. Et il songeait, lui, qu'il lui faudrait être au Ministère à dix heures⁵.

Elle ôta les vêtements dont elle s'était enveloppé les épaules, devant la glace, afin de se voir encore une fois dans sa gloire. Mais soudain elle poussa un cri. Elle n'avait plus sa rivière autour du cou !

Son mari, à moitié dévêtu déjà, demanda :

— Qu'est-ce que tu as ?

Elle se tourna vers lui, affolée :

— J'ai... j'ai... je n'ai plus la rivière de Mme Forestier.

Il se dressa, éperdu :

— Quoi !... Comment !... Ce n'est pas possible !

Et ils cherchèrent dans les plis de la robe, dans les plis du manteau, dans les poches, partout. Ils ne la trouvèrent point.

1. Voitures à quatre roues, à deux places. Synonyme ici de vieux fiacres (voir le contexte). — 2. A la recherche de clients, malgré l'heure tardive (se dit normalement de personnes qui veillent quand les autres dorment). — 3. Proposition comparative construite avec le subjonctif plus-que-parfait (conditionnel passé deuxième forme), remplaçant l'indicatif plus-que-parfait : tournure plus élégante. — 4. Située dans le IX^e arrondissement, et donnant sur l'actuel boulevard de Rochechouart, dans un quartier occupé par des gens de classe moyenne. — 5. Heure, pour nous inhabituelle, à laquelle on commençait alors à travailler dans les ministères !

Il demandait :

- Tu es sûre que tu l'avais encore en quittant le bal ?
- Oui, je l'ai touchée dans le vestibule¹ du Ministère.
- Mais, si tu l'avais perdue dans la rue, nous l'aurions entendue tomber. Elle doit être dans le fiacre.
- Oui. C'est probable. As-tu pris le numéro² ?
- Non. Et toi, tu ne l'as pas regardé ?
- Non.

Ils se contemplaient atterrés. Enfin Loisel se rhabilla.

— Je vais, dit-il, refaire tout le trajet que nous avons fait à pied, pour voir si je ne la retrouverai pas.

Et il sortit. Elle demeura en toilette de soirée, sans force pour se coucher, abattue sur une chaise, sans feu, sans pensée.

Son mari rentra vers sept heures. Il n'avait rien trouvé.

Il se rendit à la Préfecture de police³, aux journaux, pour faire promettre une récompense, aux compagnies de petites voitures, partout enfin où un soupçon d'espoir le poussait.

Elle attendit tout le jour, dans le même état d'effarement devant cet affreux désastre.

Loisel revint le soir, avec la figure creusée, pâlie ; il n'avait rien découvert.

— Il faut, dit-il, écrire à ton amie que tu as brisé la fermeture de sa rivière et que tu la fais réparer. Cela nous donnera le temps de nous retourner.

Elle écrivit sous sa dictée.

1. Pièce d'entrée d'un édifice, en principe plus grande qu'une antichambre (voir note 7, p. 24). — 2. Les voitures de louage, appartenant à des compagnies, avaient chacune leur numéro. Il y avait plusieurs compagnies, qui avaient leur siège près du Palais-Royal et de l'Opéra (note de L. Forestier, éd. citée). C'est là que Loisel va se rendre (voir plus bas, dans le texte). — 3. Siège de l'Administration de la police du département de la Seine, créée en 1800. On suppose que Loisel y fait une déclaration de perte.

Au bout d'une semaine, ils avaient perdu toute espérance.

Et Loisel, vieilli de cinq ans, déclara :

— Il faut aviser à remplacer ce bijou.

Ils prirent, le lendemain, la boîte qui l'avait renfermé, et se rendirent chez le joaillier¹, dont le nom se trouvait dedans. Il consulta ses livres :

— Ce n'est pas moi, madame, qui ai vendu cette rivière ; j'ai dû seulement fournir l'écrin.

Alors ils allèrent de bijoutier en bijoutier, cherchant une parure pareille à l'autre, consultant leurs souvenirs, malades tous deux de chagrin et d'angoisse.

Ils trouvèrent, dans une boutique du Palais Royal², un chapelet de diamants qui leur parut entièrement semblable à celui qu'ils cherchaient. Il valait quarante mille francs³. On le leur laisserait à trente-six mille.

Ils prièrent donc le joaillier de ne pas le vendre avant trois jours. Et ils firent condition qu'on le reprendrait, pour trente-quatre mille francs, si le premier était retrouvé avant la fin de février.

Loisel possédait dix-huit mille francs⁴ que lui avait laissés son père. Il emprunterait le reste.

Il emprunta, demandant mille francs à l'un, cinq cents à l'autre, cinq louis⁵ par-ci, trois louis par-là. Il fit des billets⁶, prit des engagements ruineux, eut affaire aux

1. Commerçant de luxe, le joaillier vend des bijoux, pierres précieuses, montées ou non en parures (alors que le bijoutier vend des bijoux de toute sorte). — 2. Boutique située dans les galeries du Palais-Royal (ainsi nommé parce qu'il fut donné au jeune Louis XIII par le cardinal de Richelieu), et où il y avait de nombreux commerces et des cafés. — 3. Somme énorme : 760 000 F de nos jours (voir pour la conversion, note 1, p. 32) ! — 4. Soit 342 000 F actuels. — 5. Pièce créée sous Louis XIII, et portant la tête de ce roi, d'où son nom. En principe supprimée avec la création du franc ; mais on continuait d'appeler ainsi la pièce de vingt francs. — 6. Reconnaissances de dette, avec promesse de rembourser à date fixe.

usuriers¹, à toutes les races de prêteurs. Il compromit toute la fin de son existence, risqua sa signature² sans savoir même s'il pourrait y faire honneur, et, épouvanté par les angoisses de l'avenir, par la noire misère qui allait s'abattre sur lui, par la perspective de toutes les privations physiques et de toutes les tortures morales, il alla chercher la rivière nouvelle, en déposant sur le comptoir du marchand trente-six mille francs.

Quand Mme Loisel reporta la parure à Mme Forestier, celle-ci lui dit, d'un air froissé :

— Tu aurais dû me la rendre plus tôt, car je pouvais en avoir besoin.

Elle n'ouvrit pas l'écrin, ce que redoutait son amie. Si elle s'était aperçue de la substitution, qu'aurait-elle pensé ? qu'aurait-elle dit ? Ne l'aurait-elle pas prise pour une voleuse ?

Mme Loisel connut la vie horrible des nécessiteux³. Elle prit son parti, d'ailleurs, tout d'un coup, héroïquement. Il fallait payer cette dette effroyable. Elle payerait. On renvoya la bonne ; on changea de logement ; on loua sous les toits une mansarde⁴.

Elle connut les gros travaux du ménage, les odieuses⁵ besognes de la cuisine. Elle lava la vaisselle, usant ses ongles roses sur les poteries grasses⁶ et le fond des casseroles. Elle savonna le linge sale, les chemises et les

1. Sens péjoratif, encore accentué par « toutes les races de prêteurs » : personnes qui avancent de l'argent à un taux d'intérêt supérieur à ce que permet la loi. Ils étaient la dernière ressource des gens qui ne pouvaient emprunter ailleurs. — 2. A rapprocher de « il fit des billets » (voir note 6, p. 41) : il signe des promesses de remboursement sans être sûr de pouvoir tenir son engagement. — 3. Qui manquent même du nécessaire pour vivre. — 4. Pièce sous les combles, en général louée à des gens pauvres. — 5. Sens premier : qui suscitaient chez elle la haine. — 6. Ustensiles de cuisine en terre, et de peu de valeur. Ils marquent bien la déchéance de l'héroïne.

torchons, qu'elle faisait sécher sur une corde ; elle descendit à la rue, chaque matin, les ordures¹, et monta l'eau², s'arrêtant à chaque étage pour souffler. Et, vêtue comme une femme du peuple, elle alla chez le fruitier, chez l'épicier, chez le boucher, le panier au bras, marchant, injuriée, défendant sou à sou³ son misérable argent.

Il fallait chaque mois payer des billets, en renouveler d'autres, obtenir du temps.

Le mari travaillait, le soir, à mettre au net les copies⁴ d'un commerçant, et la nuit, souvent, il faisait de la copie⁵ à cinq sous la page.

Et cette vie dura dix ans.

Au bout de dix ans, ils avaient tout restitué, tout, avec le taux de l'usure⁶, et l'accumulation des intérêts superposés⁷.

Mme Loisel semblait vieille, maintenant. Elle était devenue la femme forte, et dure, et rude, des ménages pauvres. Mal peignée, avec les jupes⁸ de travers et les mains rouges, elle parlait haut, lavait à grande eau les planchers. Mais parfois, lorsque son mari était au bureau, elle s'asseyait auprès de la fenêtre, et elle songeait à cette soirée d'autrefois, à ce bal, où elle avait été si belle et si fêtée.

Que serait-il arrivé si elle n'avait point perdu cette

1. On déposait les ordures ménagères devant la maison, et, depuis 1884, dans une poubelle (du nom du préfet de la Seine qui venait d'imposer ce récipient). — 2. L'eau courante est alors loin d'être installée dans les immeubles, et on allait la chercher aux fontaines publiques. — 3. Le sou était la vingtième partie du franc de l'époque, soit cinq centimes (= 0,95 F actuels). — 4. Il fait un travail de comptable. — 5. Il reproduit, à la plume, des documents (seul moyen, à l'époque, pour avoir des doubles), et gagne 4,75 F actuels par page. — 6. Intérêt (ou loyer) de l'argent prêté par les usuriers (voir aussi note 1, p. 42), et qui varie de jour en jour. — 7. Intérêts accumulés les uns sur les autres (il a plusieurs emprunts à la fois). — 8. Ensemble comprenant la jupe de dessus et le jupon (jupe de dessous).

parure ? Qui sait ? qui sait ? Comme la vie est singulière¹, changeante ! Comme il faut peu de chose pour vous perdre ou vous sauver !

Or, un dimanche, comme elle était allée faire un tour aux Champs-Élysées² pour se délasser des besognes de la semaine, elle aperçut tout à coup une femme qui promenait un enfant. C'était Mme Forestier, toujours jeune, toujours belle, toujours séduisante.

Mme Loisel se sentit émue. Allait-elle lui parler ? Oui, certes. Et maintenant qu'elle avait payé, elle lui dirait tout. Pourquoi pas ?

Elle s'approcha.

— Bonjour Jeanne.

L'autre ne la reconnaissait point, s'étonnant d'être appelée ainsi familièrement par cette bourgeoise³. Elle balbutia :

— Mais... madame !... Je ne sais... Vous devez vous tromper.

— Non. Je suis Mathilde Loisel.

Son amie poussa un cri :

— Oh !... ma pauvre Mathilde, comme tu es changée !...

— Oui, j'ai eu des jours bien durs, depuis que je ne t'ai vue ; et bien des misères... et cela à cause de toi !...

— De moi... Comment ça ?

— Tu te rappelles bien cette rivière de diamants que tu m'as prêtée pour aller à la fête du Ministère.

— Oui. Eh bien ?

— Eh bien, je l'ai perdue.

1. Du latin *singulus*, « unique » : ici, sans équivalent ailleurs, et extraordinaire, bizarre. — 2. Baptisée du nom du séjour des bienheureux dans le monde des morts gréco-latin, cette superbe avenue de Paris était bordée de beaux édifices depuis le Second Empire et servait de promenade aux Parisiens. — 3. Sens péjoratif : une femme sans distinction (Maupassant parle du point de vue de Mme Forestier).

— Comment ! puisque tu me l'as rapportée.

— Je t'en ai rapporté une autre toute pareille. Et voilà dix ans que nous la payons. Tu comprends que ça n'était pas aisé pour nous, qui n'avions rien... Enfin c'est fini, et je suis rudement contente.

Mme Forestier s'était arrêtée.

— Tu dis que tu as acheté une rivière de diamants pour remplacer la mienne ?

— Oui. Tu ne t'en étais pas aperçue, hein ? Elles étaient bien pareilles.

Et elle souriait d'une joie orgueilleuse et naïve.

Mme Forestier, fort émue, lui prit les deux mains.

— Oh ! ma pauvre Mathilde ! Mais la mienne était fausse. Elle valait au plus cinq cents francs ! !...

1. Donc 9 500 F actuels (voir note 1, p. 32). Mme Loisel, qui a remboursé 36 000 F d'époque (soit 684 000 F actuels), a donc perdu 26 500 F d'époque, soit 503 500 F actuels. Car le bijou de Mme Forestier ne représentait même pas 2 pour cent de cette somme !

6. *Oh ! monsieur François* : inadvertance de Maupassant : l'héroïne connaît le prénom de son compagnon qui, quelques lignes plus bas, lui demande le sien. D'ordinaire, on fait l'échange.

7. *Au Petit-Havre* : lieu-dit, en bordure de Seine (proche du château de Maisons), où se trouvait un restaurant (Louis Forestier).

8. *C'était un bois violet* : dans *Le Gaulois (Propriétaires et lilas, 29 avril 81)*, Maupassant avait, longuement, décrit ce bois. Si précises que soient, dans notre conte, les notations descriptives, l'auteur a écarté toute description « en forme ». Il ne retient que ce qui accompagne ou provoque la « faute » de Louise. Pour nous, le narrateur est un historien : où sont les lilas et les vignes d'autrefois ?

9. *Sans comprendre même qu'elle s'était livrée à lui* : soit ! c'est la faute aux lilas... Observons cependant que le narrateur (situé au point de vue de l'homme) laisse dans l'ombre bien des détails de cette première « faute ».

10. *Le neuvième, au soir, on sonna chez lui* : donc un délai d'une semaine entre la première faute et la récidive. Il en va de même dans *Un fils (G.B., 19 avril 82)*. Le narrateur y raconte qu'il a, à Pont-l'Abbé, violé une servante d'auberge qui, d'ailleurs, ignorait le français. Pendant huit jours, elle l'a évité, puis « je la vis entrer, dans la veille de mon départ, à minuit, nu-pieds, en chemise, dans ma chambre où je venais de me retirer. Elle se jeta dans mes bras, m'étreignit passionnément, puis, jusqu'au jour, m'embrassa, me caressa, pleurant, sanglotant, me donnant enfin toutes les assurances de tendresse et de désespoir qu'une femme peut nous donner quand elle ne sait pas un mot de notre langue ».

11. *Il démenagea* : dans *Vains Conseils (G.B., 26 fév. 84)*, une vieille dame donne la maxime de ce comportement : « Il n'existe en réalité, pour rompre avec une maîtresse, qu'un bon procédé : c'est le plongeon. On disparaît et on ne reparait plus. » Je ne suis pas sûr qu'il convienne d'invoquer, ici, une répugnance spécifique pour la femme enceinte. La grossesse ne fait qu'ajouter à l'usure, notée un peu plus haut, banale dans l'œuvre de Maupassant, qui avait traité de *L'Art de rompre (L.G., 31 janv. 81)*.

12. *C'était son fils* : Maupassant n'explique pas cette préoccupation paternelle — un peu tardive. On pourrait supposer qu'il ne s'agit pas de l'idée d'une responsabilité, mais de l'égoïsme d'une reconnaissance de soi (la photographie évoquée par l'apparence de l'enfant).

Page 75. *L'AVEU (G.B., 22 juil. 84; signé Guy de Maupassant)*

Repris dans *La Vie populaire (9 fév. 88)*, dans *La Lune troyenne (6 mai 88)* et dans *L'Héritage (Flammarion, 1888)*.

Ce qui compte, selon Maupassant, ce n'est pas l'histoire racontée, c'est la *manière* : l'arrangement des informations successives et

l'écriture. L'histoire ici racontée est normande. Elle manifeste, comme la plupart des autres contes normands, les traits du paysage, la rudesse du travail (ici féminin) et la rustique avarice de gens pour qui *un sou est un sou*. La *manière* est si bonne qu'on ne s'aperçoit guère de l'impossibilité du conte : tout se passe comme si Polyte, le conducteur de la diligence, n'avait jamais que cette Céleste (nom bien choisi) comme cliente. Voilà une diligence qui ne doit pas rapporter gros, même si d'autres clients montent ensuite. Ajoutons que dix sous, pour trois kilomètres, c'est beaucoup. Le conte commence par une longue description qui, discrètement, contribue à créer une *atmosphère* : travail, certes ; mais aussi la sauvagerie d'une vie usée par le soleil et par la pluie. Les notations sociales sont brèves, mais pertinentes.

1. *Le ventre nu de la terre* : le mot et l'adjectif préparent la suite (le ventre de Céleste ne sera, cependant, jamais nu dans ce *vite fait en...* diligence).

2. *Qué qu' t'as ?* : L'un des éléments de langage, assez rares pour ne pas gêner, qui situent le conte, localement et socialement.

3. *Manante* : injure fréquente chez Maupassant, que sa drôlerie paradoxale doit séduire. La mère Malivoire passera à *roulure*, puis à *salope*.

4. *Une rigolade, fille et garçon* : la grossièreté du cocher permet à Maupassant d'épurer son conte ; il n'est pas question d'amour ni de tendresse, mais de dix sous...

Page 83. *LA PARURE (L.G., 17 fév. 84)*

Louis Forestier a retrouvé et publié cette note d'Ernest Renan : « Histoire de Maupassant, ils étaient faux. » Cela nous invite à quelquel anachronisme modeste : nous pouvons, comme Renan, retenir de ce conte, ce qu'il raconte, ce qui en constitue l'histoire et la surprise finale : les diamants empruntés par Mme Loisel et Mme Forestier étaient faux. Si l'anecdote nous frappe et s'installe dans notre mémoire, elle vaut surtout par tout ce qui la prépare : une vie médiocre dont le *bovarysme* de l'héroïne accentue les désagréments. Ce n'est pas un hasard si *La Parure* figurait dans mon livre de lectures à l'école primaire (le Mironneau) : la lecture la plus simple de ce conte est profondément morale (il n'est pas sage de désirer un autre sort que le sien ; il faut faire attention ; il est triste, mais beau de consacrer toute une vie à réparer une sottise). Les lecteurs du *Gaulois* durent être apitoyés, mais satisfaits. Le « Ils étaient faux » renvoie à toute cette vie — de désirs amers dans la médiocrité ; puis de sacrifices ininterrompus.

Dans le deuxième paragraphe, Maupassant expose, succinctement, une théorie de la femme. L'homme, lui, est défini par son origine, son activité ou sa fortune. Il ne vaut, semble-t-il *ici*, que ce

que le fait valoir son milieu, où il demeure engoncé, le plus souvent satisfait. La femme, objet particulier, vaut par ses formes et la délicatesse de son esprit. De là qu'elle est, souvent, *déclassée*, car sa beauté, sa souplesse d'esprit, son instinct d'élégance la destinaient à une autre classe. Bref, Mme Bovary ne pouvait qu'être femme.

Mme Loisel (quel pauvre oiseau que son mari!) souffre de la médiocrité de son train de vie. Elle rêve, assez sottement, à la vie d'un grand monde ignoré — alors que son mari n'est que commis au ministère de l'Instruction publique (comme l'avait été Maupassant). Cela n'empêche pas que, après la perte de la parure, elle va cesser de rêver et donner l'exemple d'un travail acharné, épuisant. Pris par l'*atmosphère* du conte (par ses trois atmosphères successives), le lecteur ne songe pas à observer que Maupassant jongle avec les chiffres, sans grand souci de la réalité. Pour être invité au bal par le ministre, Loisel occupe des fonctions point trop basses. Disons qu'il gagne dans les deux mille francs par an. Je ne pense pas que, en une dizaine d'années, il puisse rembourser, fût-ce en faisant de la copie à cinq sous la page, les dix-huit mille francs qu'il a empruntés — à quoi s'ajoutent des intérêts usuraires. Du moins est-ce extrêmement difficile. Cette parure stupidement perdue (bizarrement, aussi) coûterait, de nos jours, à peu près, quatre cent mille francs... Plus grave, peut-être : Mathilde Loisel estime à quatre cents francs le prix d'une toilette convenable. Je pense qu'elle eût pu se débrouiller à plus bas prix — jolie comme elle était ! Il est vrai que M. Loisel n'est pas pauvre : il a hérité de dix-huit mille francs (soit cent quatre-vingt mille francs d'aujourd'hui...).

Maupassant situe la médiocrité presque misérable beaucoup plus haut que je ne ferais. C'est qu'il a un sens beaucoup plus aigu que nous des besoins d'argent. On observera, de même, qu'il est, en somme, déshonorant de faire la vaisselle et ses courses. C'est tout un monde presque disparu qu'évoque Maupassant.

1. *Une erreur du destin* : Maupassant mentionne rarement le destin. Il m'amuse que la beauté paraisse incompatible avec un milieu (quel que soit ce milieu).

2. *Petit commis* : sur le traitement de M. Loisel, cf. *Les Employés* (L.G., 4 janv. 82) : « Quinze ou dix-huit cents francs au début ! Puis, de trois ans en trois ans, ils obtiennent une augmentation de trois cents francs, jusqu'au maximum de quatre mille, auquel ils arrivent vers cinquante ou cinquante-cinq ans. » Même si Loisel est bien plus âgé que sa femme, il n'a pas atteint l'âge des quatre mille francs.

3. *Un sourire de sphinx* : Louis Forestier (qui renvoie à Beardsley) observe que c'est là un des éléments du discours du temps sur la beauté féminine et il y a déjà un « sourire de sphinx » à la fin de

Rose. Mme Loisel rêve d'être un sphinx, que, Dieu merci ! elle n'est pas.

4. *Elle se sentait faite pour cela* : le bovarysme de Mme Loisel est condensé en une formule simple.

5. *Tu vas au théâtre* : la vie des Loisel n'est peut-être pas aussi démunie qu'on pouvait le croire.

6. *Je te donne quatre cents francs* : cette formule résume tout un rapport odieux entre le seigneur et maître et... la femme. Cela dit, quatre mille francs d'aujourd'hui...

7. *Avoir l'air pauvre au milieu de femmes riches* : Maupassant ne commente jamais. Mais cette humiliation (que je crois répandue...) constitue la faute de Mme Loisel — qu'elle expiera, la pauvre !

8. *Mme Forestier* : Maupassant emprunte au *Bel-Ami*, à quoi il travaille, le nom de ce personnage.

9. *Elle dansait avec ivresse* : le rapprochement avec le bal dans *Madame Bovary* s'impose.

10. *Modestes vêtements* : voilà encore un de ces « petits faits vrais » qui font que, à la lecture, on croit reconnaître le personnage (douleur du vestiaire, quand on reprend un manteau banal).

11. *J'ai dû seulement fournir l'écrin* : le mot de la fin est glissé dans cette phrase, où nul ne le discerne.

12. *Semblable à celui qu'ils cherchaient* : nulle vérité ici. Impossible de se tromper, sur une pièce de cette importance. C'est pourquoi, plus loin, il sera précisé que Mme Forestier n'ouvre pas l'écrin. On est amené à supposer qu'elle n'a plus jamais porté cette parure...

13. *Qui sait ? qui sait ?* : cette philosophie est à double détente, puisque ce « peu de chose » est moins encore que Mme Loisel ne le croit.

14. *Elle valait au plus cinq cents francs* : c'était donc une imitation de grande qualité. Le conte s'arrête ici, parce que Maupassant le veut. Je me réjouis à penser que Mme Loisel va récupérer trente-cinq mille cinq cents francs. Elle aura une vieillesse heureuse. Mais j'ai tort : le conte s'arrête ici, parce que *il le faut*.

Page 95. LE BONHEUR (L.G., 16 mars 84)

Ce conte a été repris dans *Le Bon Journal* (7 mars 86), dans les *Annales politiques et littéraires* (9 oct. 87), dans *La Vie populaire* (26 juil. 88) et dans le supplément du *Petit Parisien* (8 fév. 91).

Maupassant avait, en compagnie de sa mère, voyagé en Corse, en septembre et en octobre 1880 : Ajaccio, Vico, Bastelica, Piana, monastère de Corbara. Dès le 5 octobre, *Le Gaulois* publiait une chronique : *Le Monastère de Corbara. Une visite au Père Didon*. Juste après, il donne *Bandits corses* (L.G., 12 oct. 80), histoire d'Antoine Bellacoscia, honnête chef de bande de qui « raffole une jeune Parisienne », « avec cette facilité d'enthousiasme bête qui rend le